

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

### LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

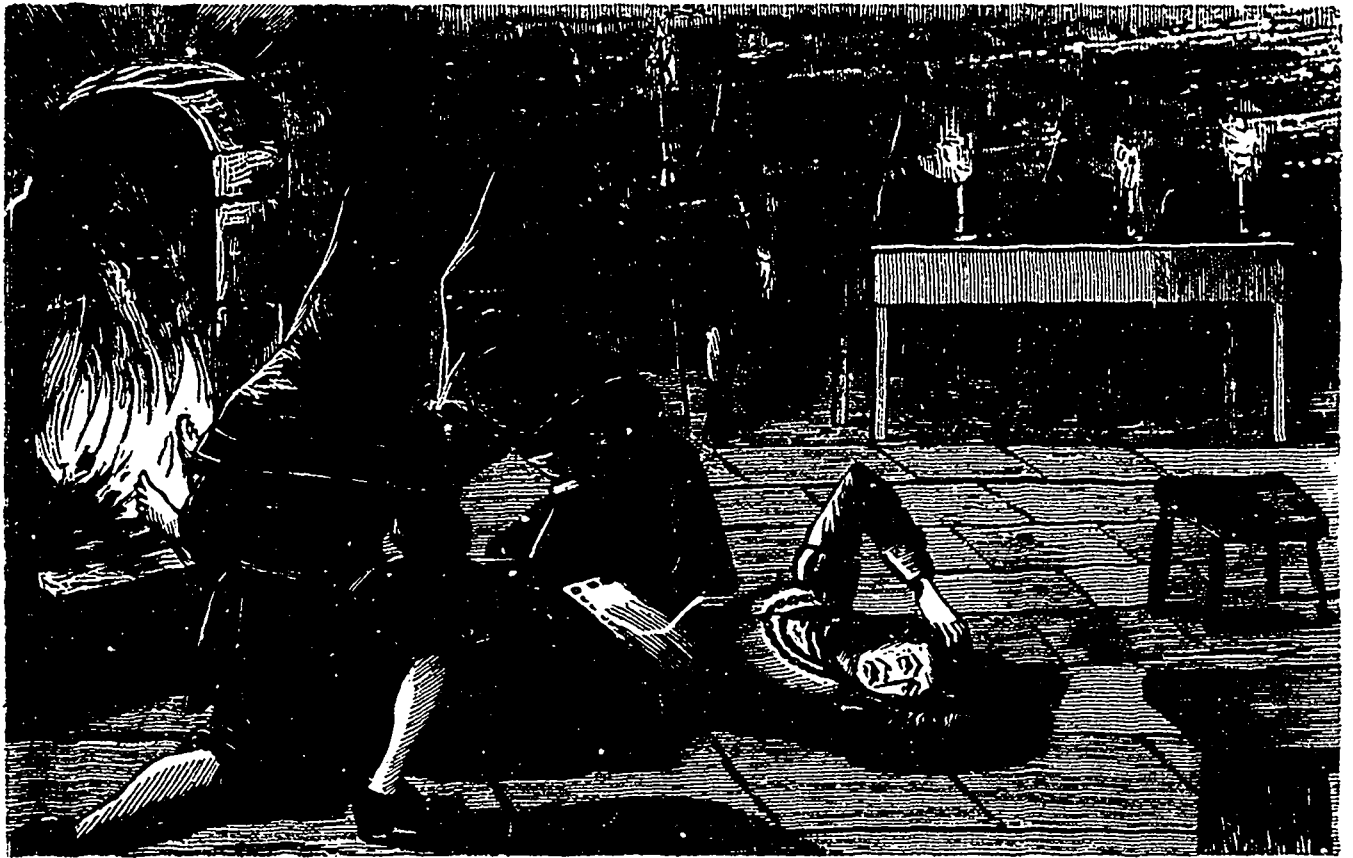
DEUXIÈME PARTIE  
XVI

OU IL EST PROUVÉ QUE L'ERMITAGE DE DOUBLE-ÉPÉE  
POUVAIT SERVIR A PLUSIEURS ESPÈCES DE PÊCHES

La comtesse de Saint-Hyrem était plongée dans un état de

Avec une seule personne elle avait entretenu des relations, d'autant plus terribles qu'elles n'étaient pas avouées, restaient constamment occultes ; mais cette personne, pour correspondre avec elle, s'était toujours servie d'un intermédiaire.

Ce personnage dont le nom seul la faisait frémir, car la première elle avait deviné quelle sanglante et sinistre auréole dorait



...Elle se tordit dans une crispation affreuse, fondit en larmes et éclata en sanglots.

prostration étrange. Depuis plusieurs heures elle gisait étendue sur un misérable grabat, livrée à elle-même, plongée dans toutes les horreurs d'une agonie anticipée.

A Paris depuis quelques mois à peine, vivant seule, ne fréquentant personne, elle ne se connaissait pas d'ennemis et par conséquent ne comprenait rien à ce qui lui arrivait.

Parfois peut-être la pensée de la comtesse du Luc traversait son esprit, mais d'une manière fugitive ; elle savait Jeanne si isolée, si faible, si incapable par elle-même de prendre une résolution quelconque que la pensée ne lui vint même pas que son amie pût être pour quelque chose dans ce qui lui arrivait.

plus tard l'entourer, cette personne était Armand de Richelieu, évêque de Luçon ; son intermédiaire avec elle, le père Joseph du Tremblay, dont déjà la silhouette terrible, se profilait derrière la soutane de l'évêque, glaçait de terreur ceux avec lesquels il entraînait en contact.

Un doute terrible étreignait le cœur de la jeune fille et le serra comme dans un étau de fer. Si le père Joseph fatigué de ces demandes incessantes, sans résultat visible avait voulu se débarrasser d'elle et s'en délivrer à tout jamais ? Elle était seule, isolée, sans amis ni parents pour la défendre ou la réclamer. Arrêtée sur une grande route, victime d'un assassin vulgaire, qu

songerait à demander compte de sa mort au redoutable moine ?

Oui, cela devait être. O'était cela sans doute ?

Depuis longtemps entrée, un peu malgré lui peut-être, dans la confiance de l'agent du ministre en expectative, elle avait saisi quelques-uns des secrets redoutables de sa ténébreuse politique, secrets mortels dont la révélation pouvait causer la perte de l'évêque.

La mort est un soldo !

On voulait en finir avec elle pour s'assurer son silence !

Telles étaient les pensées qui se heurtaient dans le cerveau surexcité, fiévreux et malade de la jeune fille au moment où la porte s'ouvrit avec fracas, et qu'elle entendit les pas de plusieurs personnes s'approcher du grabat sur lequel elle était étendue.

Elle eut peur ; elle crut qu'elle allait mourir et que ces gens qui venaient étaient les assassins chargés de l'égorger.

Cependant, il se fit une réaction de son esprit ; sa nature indomptable domina l'émotion qui la brisait : elle contraignit ses artères à ne pas battre, son front à rester calme et elle demeura impassible.

Elle sentit qu'on relâchait les liens qui attachaient ses jambes. On enleva le bandeau qui recouvrait ses yeux ; elle regarda.

Deux hommes étaient près d'elle : l'un tenait une torche, l'autre accommodait ses liens de façon à ce qu'elle pût marcher sans trop de difficulté. Ces deux hommes étaient masqués. Elle les regarda un instant avec une terreur secrète, mais, presque aussitôt, faisant un effort sur elle-même :

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? leur demanda-t-elle d'une voix calme et douce comme un chant d'oiseau.

— Levez-vous et marchez ! répondit un des hommes d'une voix sourde.

Résister eût été folie : elle le comprit et se résigna.

Aidée par un des inconnus, elle réussit à quitter le lit sur lequel elle se trouvait et à se mettre debout.

Mais, depuis plusieurs heures déjà, elle était garrottée. Le sang ne circulait plus qu'avec difficulté ; un engourdissement général s'était emparé d'elle.

Malgré des efforts surhumains pour se tenir droite, elle trébucha, eut un éblouissement et serait tombée si l'un des deux hommes ne s'était hâté de la soutenir.

— Courage, madame ! dit cet homme en la retenant dans ses bras.

Ce mot fit luire un rayon d'espoir dans son cœur ; au bout d'un instant, elle se sentit plus forte, se redressa, et avec un mélancolique sourire :

— Marchez ! dit-elle, je vous suis !

— Appuyez-vous sur moi, répondit l'homme qui déjà avait parlé.

— Je vous remercie, mon ami, lui dit-elle doucement, je crois que si nous n'allons pas trop vite, il me sera possible de vous suivre ?

On sortit de la chambre.

Après un trajet qui dura plusieurs minutes à travers de tortueux corridors, les conducteurs de la jeune fille lui firent signe de s'arrêter.

L'un d'eux frappa trois coups espacés avec le pommeau de sa dague sur une porte, et attendit.

Après deux minutes d'attente, cette porte tourna silencieusement sur ses gonds, et la jeune fille, toujours suivie de son escorte, pénétra dans la pièce où déjà nous avons introduit le lecteur.

La vue de cette pièce remplie d'effroi le cœur de la jeune fille.

Un feu clair brillait dans l'âtre d'une immense cheminée ; au bout d'une longue table trois hommes masqués, enveloppés d'épais manteaux et ayant chacun devant soi un chandelier de fer dans lequel brûlait une cire qui avait coulé et dont la mèche carbonneuse répandait plus de fumée que de lumière, la regardaient venir en fixant à travers les trous de leurs masques des regards ardents ; chacun de ces hommes avait près de lui une paire de longs pistolets.

Il y avait dans cette mise en scène lugubre quelque chose qui faisait froid au cœur.

La jeune fille se sentit pâlir malgré elle.

— Avancez un siège à mademoiselle Diane de Saint-Hyrem, dit d'une voix sèche le président de ce sombre tribunal qui rappelait à s'y méprendre celui de l'inquisition d'Espagne.

Un des hommes qui avaient accompagné la jeune fille lui approcha un tabouret sur lequel elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit.

Il y eut un silence.

— Apprêtez-vous à répondre, dit le président après un instant.

— De quel droit me faites-vous comparaître devant vous ? répondit-elle avec hauteur, pourquoi m'interrogez-vous et qui êtes-vous ?

— De quel droit nous vous faisons comparaître ? répondit le président, de celui de la force. Qui nous sommes ? Vos juges. Pourquoi nous vous interrogeons ? parce que tel est notre bon plaisir.

— En effet, vous êtes fort contre une jeune fille, presque une enfant, soit ! interrogez, je ne répondrai pas.

— Vous répondrez, ou vous mourrez..

— Tuez-moi donc tout de suite, lâches ! qui osez menacer une femme.

— Non pas, ma mignonne, nous ne vous tuons pas tout de suite ; nous sommes des boucaniers de par-delà les mers, nous autres, nous avons appris des féroces Indiens sauvages de quelle façon on martyrise une créature humaine, et comment, pendant de longues heures, on lui inflige mille tortures horribles avant que la mort vienne terminer ses angoisses.

— Ne comptez pas m'effrayer, répondit-elle d'une voix frémissante ; épouvez sur moi votre cruauté, je ne répondrai pas !

— Diane de Saint-Hyrem, quel sujet de haine vous avait donné la comtesse Jeanne du Luc ?

Un fulgurant éclair jaillit des regards de la jeune fille ; elle baissa la tête, serra les lèvres et demeura muette.

— Prenez garde ! dit le président.

Elle ne parut pas entendre.

— Vous ne voulez pas répondre ?

Même silence.

— C'est bien ! votre obstination vous perd, que Dieu vous sauve ! Faites ! ajouta-t-il, en s'adressant aux deux hommes masqués qui étaient demeurés immobiles au fond de la salle.

Ceux-ci s'avancèrent, saisirent la jeune fille à l'inproviste. Pendant que l'un la contenait, l'autre lui enlevait sa chaussure ; puis tous deux l'enlevèrent dans leurs bras ; la transportèrent devant la cheminée, l'étendirent sur le sol, et la tinrent la plante des pieds exposée à la chaleur torride du foyer.

Diane de Saint-Hyrem était femme. Elle avait le courage moral qui dans certaines circonstances distingue son sexe ; mais

jamais elle n'avait souffert physiquement. C'était une petite maîtresse choyée, adulée. Ce courage nerveux, et pour ainsi dire inconscient, que donne l'adversité, lui manquait totalement.

A peine eût-elle senti les premières chaleurs un peu vives des charbons incandescents qu'elle redevint ce qu'elle était en réalité, c'est-à-dire une créature faible ; elle se tordit dans une crispation affreuse, fondit en larmes et éclata en sanglots.

— Répondrez-vous ? dit le président toujours impassible.

— Oui, oui, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, mais pas cela, pas cela ! de grâce ! ne m'infligez pas cette torture horrible !

— Vous répondrez ? bien vrai ?

— Je vous le jure, mais grâce, grâce, au nom du ciel ! Oh ! Je souffre...

Le président fit un signe.

Les deux hommes enlevèrent la jeune fille et la replacèrent sur l'escabeau.

Nous devons constater, en historien véridique, que le feu n'avait même pas attaqué l'épiderme des pieds mignons de la jeune fille ; mais cette épreuve avait suffi pour la convaincre qu'elle se trouvait en présence d'ennemis implacables qui ne reculeraient pas devant les extrémités les plus terribles pour obtenir d'elle les aveux qu'ils attendaient.

Elle se sentit vaincue, courba la tête et se résigna dans l'espoir de se venger peut-être plus tard.

— Quel motif de haine aviez-vous contre la comtesse Jeanne du Luc ? reprit le président, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé.

— Aucun, répondit-elle d'une voix étouffée.

— Pourtant vous l'avez trahie. Quelles raisons pouvez-vous donner pour justifier votre conduite ?

— J'aimais son mari.

— Vous mentez. Vous n'avez jamais aimé le comte du Luc. Vous étiez et vous êtes encore jalouse de sa femme qui, après vous avoir sauvée de la misère, vous a prise chez elle et vous a traitée comme une amie, comme une sœur. Ce que vous aimiez avant tout et surtout, et ce que vous aimez encore, c'est vous-même, vous seule ! Vous avez prétendu fonder votre fortune sur le malheur de celle à laquelle vous devez tout. Votre amour pour le comte du Luc n'est que mensonge. Vous avez inventé, abusant lâchement du caractère faible et indécis du comte, une odieuse calomnie, dans le but de le convaincre que sa femme le trompait. Vous avez amené une rupture éclatante entre les deux époux, vous êtes devenue, par trahison, la maîtresse du comte du Luc. Non contente de cela, dans le but d'amener la ruine de l'homme auquel, grâce à un subterfuge indigne, vous vous êtes livrée comme une courtisane, vous vous êtes faite l'espionne de l'évêque de Luçon, vous vous êtes mise à sa solde, afin de lui livrer les secrets de celui que vous prétendez aimer, de faire tomber sa tête sur l'échafaud et de vous enrichir de ses dépouilles. Est-ce vrai ? répondez.

— Oui ! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Non contente de cela, vous avez, dans un moment d'ivresse habilement ménagé par vous, ravi à cet homme rendu fou par vos honteuses caresses, le portrait de sa femme, dernière relique d'un amour perdu, qu'il portait précieusement sur son sein.

— Oh ! non, non, je n'ai pas fait cela ! s'écria-t-elle avec énergie. Ce que vous me dites est horrible. Je serais un monstre, si cela était vrai !

— Ah ! vous en convenez donc enfin, Diane de Saint-Hyrem ; oui, vous êtes un monstre, car ce médaillon, le voilà !

La jeune fille courba la tête ; une sueur froide inonda son visage ; elle se sentit défaillir.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle avec angoisse.

— Comédie ! lâche comédie ! s'écria le président d'une voix rude, car ce Dieu que vous implorez, vous n'y croyez pas !

— Oh ! fit-elle en cachant sa tête dans ses mains.

— Vous n'y croyez pas, vous dis-je. Vous êtes une créature en dehors de l'humanité, moins qu'une bête féroce qui aime et défend ses petits ; vous êtes un monstre ! Diane de Saint-Hyrem, si vous vous rappelez une prière, faites-la, vous allez mourir !

— Grâce, grâce ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante en tombant à genoux et en joignant les mains.

Il y eut une pause de quelques secondes qui sembla durer un siècle à la condamnée.

Ses juges parlaient entre eux à voix basse : Elle prêtait avec anxiété l'oreille pour essayer de saisir quelques-unes de leurs paroles.

— Peut-être y a-t-il un moyen de vous sauver, reprit après un instant le président d'une voix sombre.

— Ce moyen ? parlez ! Oh ! parlez. Quel est-il ?

— Votre frère est en notre pouvoir.

— Mon frère ! s'écria-t-elle en se relevant le regard plein d'éclairs ; oh ! ce n'est pas, cela ne peut pas être ?

— Vous doutez ? reprit le président toujours impassible. C'est bien ! qu'on amène le comte de Saint-Hyrem !

La porte s'ouvrit, le comte parut.

— Jacques ! mon Jacques ! s'écria-t-elle en l'apercevant.

— Diane ! oh ! c'est donc vrai ? s'écria-t-il en s'élançant vers elle.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et demeurèrent longtemps embrassés.

— Vous êtes convaincue, n'est-ce pas, Diane de Saint-Hyrem, reprit le président toujours froid et impassible, que votre frère est bien réellement en notre pouvoir. Vous n'aimez que lui, il n'aime que vous, eh bien, écoutez ceci : Vous vous engagez à obéir strictement, sans murmure, sans résistance et sans observations aux ordres quels qu'ils soient que nous vous donnerons ? Votre frère demeurera en otage entre nos mains ; sa vie nous répondra de votre obéissance ; à la moindre apparence de trahison votre frère sera poignardé. Si vous accomplissez quels qu'ils soient les ordres qui vous seront donnés, dans vingt-quatre heures vous et votre frère vous serez libres et vous conserverez même, ajouta le président d'une voix railleuse, le sac de deux mille pistoles que le père Joseph vous a remis aujourd'hui même à Saint-Germain. Vous engagez-vous à tenir les conditions que je vous impose ? Réfléchissez bien avant que de répondre. Rien ne nous est plus facile que d'en finir tout de suite avec vous. Oh ! vous êtes bien entre nos mains, allez ! vous n'avez aucun espoir de salut. Lors même que toutes les troupes du royaume viendraient pour vous délivrer et fraperaient à la porte de cette maison où nous sommes.

— Ma sœur !

— Tais-toi, Jacques, tais-toi, mon frère, il le faut ! nous sommes entre les mains d'ennemis implacables, s'écria-t-elle avec égarement.

— Oh ! un jour j'aurai ma revanche ! Je vous ferai payer cher, démons, les insultes dont aujourd'hui vous m'abreuvez, s'écria le comte avec une sourde colère !

— Cette revanche, n'ayez peur, mon gentilhomme, on vous l'offrira sans même que vous la demandiez. Et vous, madame, répondez, ces conditions, les acceptez-vous ?

— Et vous, dit-elle, tiendrez-vous vos promesses ?

— Nous les tiendrons comme vous tiendrez les vôtres.

— Soit ! j'accepte.

— Embrassez votre sœur, monsieur le comte de Saint-Hyrem, et souvenez-vous que si vous ne sortez pas sain et sauf d'entre nos mains, c'est qu'elle aura failli à son serment. Alors, que votre sang retombe sur sa tête !

— Oh ! jamais, jamais ! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, Jacques, mon bien-aimé Jacques !

— Obéis à ces hommes, ma pauvre Diane, mais je le jure, moi aussi, un jour Dieu me donnera la vengeance !

— C'est le démon que vous devez invoquer, monsieur Jacques de Saint-Hyrem, car seul il peut vous entendre et vous exaucer. Maintenant, retirez-vous, et puisque vous feignez de croire en Dieu, priez-le pour que votre sœur nous soit fidèle, et maintenant, allez !

Le frère et la sœur s'étreignirent dans un dernier embrassement, puis le comte sortit, la tête haute et d'un pas ferme.

Le président fit un geste.

Un des hommes masqués alla ouvrir une porte perdue dans la tapisserie.

— Madame, dit le président, passez dans cette pièce. Vous portez à ravir, quand cela vous convient, les habits de notre sexe ; vous trouverez là un vêtement de page que vous endosserez ; vous avez dix minutes pour changer de costume. Hâtez-vous, nous allons partir. Détachez les liens de la prisonnière.

Les cordes furent tranchées en quelques secondes ; la jeune fille obéit et disparut dans la pièce, dont la porte se referma sur elle.

A peine fut-elle sortie que les trois hommes se levèrent, quittèrent leurs masques et, en quelques minutes, ils se grimèrent complètement méconnaissables.

Les Vauriens du Pont-Neuf de leur côté avaient, d'après des ordres donnés précédemment sans doute, opéré la même métamorphose.

Les dix minutes étaient à peine écoulées lorsque Diane reparut.

Malgré la pâleur livide de son visage, elle était réellement ravissante sous son nouveau costume.

Elle fit un mouvement de surprise en apercevant les trois hommes, sans masques, mais bientôt, un profond désappointement parut sur son visage, elle ne reconnaissait aucun d'eux.

— Madame, dit le président ou du moins celui des trois hommes qui jusque-là avait seul pris la parole, nous allons quitter cette maison. Comme il est important que le secret de notre retraite soit gardé, je vais vous appliquer ce mouchoir mouillé sur les yeux, et vous porter dans mes bras jusqu'à l'endroit où se trouve le cheval que vous devez monter.

— Soit ! murmura-t-elle en baissant la tête.

Cinq minutes plus tard, l'aventurier, Double-Epée, Clair-de-Lune et trois de ses Vauriens du Pont-Neuf quittaient la maisonnette, emmenant au milieu d'eux Diane de Saint-Hyrem, les yeux bandés.

Il était près de sept heures du soir.

La nuit était sombre, le froid vif, la route déserte.

Ils regagnèrent la grande route, traversèrent au trot le village, déjà presque complètement endormi, de Rueil, et s'engagèrent définitivement sur le chemin de Paris.

A deux portées de fusil environ du village, le capitaine permit à la jeune fille d'enlever son bandeau.

En effet, il n'avait plus rien à craindre de ses indiscretions. En ce moment, on entendit à l'arrière de la petite troupe le galop précipité de plusieurs chevaux.

Le capitaine se pencha vers Clair-de-Lune, échangea quelques mots à voix basse avec lui, puis il laissa filer ses compagnons et demeura seul à l'arrière-garde.

A peine le détachement s'était-il effacé dans les ténèbres de la route, que l'aventurier fut rejoint par les cavaliers qu'il avait précédemment entendus et qui détalèrent avec une rapidité vertigineuse.

— Oh là ! cria-t-il, où courez-vous si vite, compagnons ?

Les deux cavaliers tirèrent sur la bride et arrêtrèrent leurs chevaux.

— Eh ! c'est vous, capitaine, dit l'un d'eux.

— Ça doit être moi, reprit-il d'un air goguenard ; mais vous, qui êtes-vous, s'il vous plaît ?

— Nous vous avons reconnu à la voix, capitaine ; nous arrivons de Saint-Germain.

— Bon ! tout le monde arrive de Saint-Germain à cette heure. Est-ce tout ce que vous avez à me dire ? Alors tirez au large !

— Ce serait une grande « douleur » pour nous, capitaine, si nous n'avions pas le « plaisir » de rentrer à « Paris » dans votre compagnie, dit alors le second cavalier.

— Ah ! ah ! je vois qu'en effet vous me reconnaissez, mes enfants ; il fallait vous expliquer tout de suite, que diable ! nous n'avons pas de temps à perdre. Vous êtes donc...

— Macronbiche et Boncorbeaux, que le lieutenant a envoyés à Saint-Germain.

— Eh bien ! que se passe-t-il là-bas ?

— Tout est en l'air, capitaine, la maréchaussée et la connétable sont montées à cheval et battent la campagne par petits détachements ; il y en a un à une portée de mousquet derrière nous, tout au plus.

— Nombreux ?

— Six hommes et un brigadier, capitaine.

— Alors piquons, mes enfants !

Ils repartirent et au bout d'un instant ils eurent rejoint leurs compagnons.

Le capitaine fit former sa troupe militairement, puis il continua de s'avancer au pas.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis on entendit résonner le trot de plusieurs chevaux et l'on vit briller dans les ténèbres les étincelles que les fers faisaient jaillir des cailloux de la route.

Le capitaine prit quatre hommes avec lui et se posta en travers du chemin, laissant le reste de ses compagnons s'éloigner au petit pas.

Bientôt on vit se dessiner dans les ténèbres les grandes ombres de plusieurs cavaliers.

— Halte-là ! qui vive ? cria le capitaine d'une voix retentissante.

— Connétable. Mais vous, qui êtes-vous d'abord ?

— Archer du guet de Paris. Avancez à l'ordre !

Un cavalier se détacha du groupe et s'avança vers le capitaine qui, de son côté, alla au-devant de lui.

Les deux hommes se saluèrent.

— Je suis le chevalier de Lesterelle, dit le nouveau venu.

— Sergent de la connétable, dit l'aventurier, ceci est exact, monsieur, mais qui m'assure que vous ne prenez pas un faux nom ? Moi, je suis le capitaine Vatan, lieutenant du chevalier du guet.

— Je connais ce nom, monsieur, mais vous me permettez de vous adresser la question que vous-même m'avez adressée ?

— Rien ne serait plus facile que de vous répondre, répondit le capitaine, si nous y voyions clair.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, voici de la lumière, répondit le sergent.

Et il sortit de dessous son manteau une lanterne sourde dont il démasqua l'âme et qu'il dirigea vers l'aventurier.

Tous les deux avaient l'épée pendue au poignet par la chaînette et tenaient le pistolet à la main.

Le capitaine prit dans une poche de son pourpoint un portefeuille assez crasseux et il en retira un parchemin qu'il déplia et présenta au sergent qui, de son côté, faisait la même opération.

— Excusez-moi, monsieur, dirent-ils tous les deux à la fois.

— Le service avant tout, sergent. Vous n'avez rien découvert ?

— Rien, et vous, lieutenant ?

— Pas le moindre indice. J'ai reçu l'ordre à six heures du soir de monter à cheval et de surveiller la route de Saint-Germain jusqu'à Rueil ; il paraît qu'un enlèvement a été commis aujourd'hui sur la route.

— En effet, lieutenant ; on suppose qu'il y a là-dessous de la politique.

— D'après ce que m'a dit M. Defunctis, c'est aussi l'opinion générale à Paris. Mais ma foi, puisque je vous rencontre et que vous avez dû de votre côté explorer la route comme je l'ai fait du mien, je ne pousserai pas plus loin et je rentrerai en ville.

— Je vais aussi retourner à Saint-Germain, j'ai avec moi le marchand qui était présent à l'enlèvement et qui le premier a donné l'alarme. Le pauvre diable est à moitié mort de frayeur, vous devriez, lieutenant, avoir la complaisance de l'escorter jusqu'à Paris.

— De grand cœur, sergent. Faites venir, je vous prie, ce pauvre diable.

— Oh là ! cria le sergent de la connétable, maître Barbochon, venez ici, s'il vous plaît ?

Le marchand avait retrouvé sa mule sur laquelle il se tenait presque accroupi. En somme il tremblait et était plus mort que vif.

— Là ! dit le sergent, rassurez-vous, mon maître, voici monsieur le lieutenant du guet qui consent à vous escorter jusqu'à votre demeure.

— Monsieur le lieutenant du guet... certainement... bien au contraire... d'autant plus... ma pauvre... Je suis un honnête drapier, balbutia timidement le marchand.

— Ne faites pas attention à ses paroles, dit en riant le sergent, il ne sait ce qu'il dit, tant la frayeur le talonne. Au revoir, lieutenant, je retourne à Saint-Germain.

— Adieu, sergent, moi je rentre à Paris.

Ils se séparèrent.

Bientôt on entendit s'éloigner au grand trot les cavaliers de la connétable.

— Attachez ce misérable ! ordonna le capitaine à l'un des siens.

— Moi, mais... lieutenant, je vous en supplie, je suis un père de famille, s'écria le drapier avec épouvante.

— C'est bon ! assez de grimaces comme cela, infâme coquin. Ne croyez pas me tromper. Je sais que vous êtes le chef des scélérats qui ont aujourd'hui enlevé des voyageurs sur la route.

— Moi ! s'écria le pauvre diable avec une stupéfaction qui eût été comique dans des circonstances moins graves.

— Oui, vous, ou vous a reconnu, votre affaire est bonne, allez ! votre procès sera bientôt fait. Vous serez pendu. Allons, en route, pas un cri, pas un mot, ou je vous brûle la cervelle comme à un chien que vous êtes, hideux coquin !

Le pauvre drapier aurait voulu répondre, que cela lui eût été impossible. La terreur l'avait tellement paralysé que ce n'était plus qu'une masse inerte, sans pensée, sans volonté, dans laquelle persistait seule la vie animale.

Neuf heures sonnaient à toutes les horloges de la ville, au moment où la petite troupe y entra sans encombre.

Les cavaliers firent halte un instant dans un cabaret borgne, bien connu de Clair-de-Lune, et qui leur offrait toutes les garanties de sûreté désirables.

Il y eut alors entre le capitaine, Clair-de-Lune et Double-Epée un conciliabule à la suite duquel une lettre fut écrite par le capitaine et une autre par Double-Epée.

Deux hommes partirent aussitôt, chargés de ces lettres, deux autres prirent entre eux maître Barbochon, laissèrent provisoirement leurs chevaux et la mule du marchand dans le cabaret, descendirent sur la berge de la rivière, détachèrent un bateau dans lequel ils firent monter le marchand, y montèrent ensuite, puis ils poussèrent au large.

Maître Barbochon, dont les indiscrétions étaient fort à redouter pendant au moins vingt-quatre heures, allait demeurer en otage des Vauriens du Pont-Neuf, prisonnier sous le pont même, à quelques pas seulement de sa boutique, où sa femme se lamentait en attendant son retour.

Les autres cavaliers qui avaient fait partie de l'expédition se dispersèrent de différents côtés ; les trois chefs demeurèrent seuls avec Diane de Saint-Hyrem.

Depuis son départ de la maisonnette, la jeune fille n'avait pas prononcé un mot. Elle était demeurée sombre, impassible, plongée dans ses réflexions, obéissant machinalement, sans empressement comme sans résistance, aux ordres qui lui étaient donnés par le capitaine.

A son entrée dans le cabaret, elle s'était assise à l'écart sur un banc, avait croisé les bras sur son sein, baissé la tête sur la poitrine, et depuis elle n'avait plus fait un mouvement. On l'aurait cru endormie ; mais, au contraire, elle était bien éveillée : elle guettait comme une lionne prise au piège ; sans prévoir encore ce qui allait survenir, ni le rôle que ses sombres compagnons lui imposeraient dans cette ténébreuse aventure, déjà elle ruminait sa vengeance.

Après être convenu de leur fait, les aventuriers remontèrent à cheval en ayant soin de placer Diane de Saint-Hyrem au milieu d'eux, plutôt par surcroît de précaution que dans la crainte qu'elle ne s'échappât.

Jacques de Saint-Hyrem leur répondait de l'obéissance de sa sœur.

Au lieu de s'enfoncer dans le dédale des rues de la ville, le capitaine et ses compagnons trouvèrent plus commode de suivre le bord de la rivière.

Arrivés à la Grève, ils mirent pied à terre et Double-Epée s'éloigna avec les chevaux.

Le capitaine et Clair-de-Lune continuèrent leur route à pied toujours accompagnés de la jeune fille.

Ils atteignirent ainsi la rue Geoffroy-Lasnier. Là ils firent une nouvelle pause.

Sur l'ordre de l'aventurier, Diane de Saint-Hyrem se laissa envelopper la tête de son manteau de page, de façon qu'elle fût

complètement aveuglé ; puis Clair-de-Lune la prit dans ses bras et ils recommencèrent à marcher.

Ce nouveau trajet fut assez long. Plusieurs fois les aventuriers firent halte pour se reposer, sans doute.

Les précautions avaient été si bien prises, qu'il était impossible à la jeune fille de se rendre compte du temps écoulé et de l'endroit où elle se trouvait.

Enfin, après une dernière halte plus prolongée que les précédentes, Diane de Saint-Hyrem sentit qu'on lui enlevait le manteau qui lui enveloppait la tête.

Son premier mouvement fut de regarder autour d'elle.

À la lueur assez faible d'une lanterne sourde tenue par l'aventurier, la jeune fille reconnut qu'elle était dans un souterrain. Elle ne put réprimer un mouvement de crainte.

— Rassurez-vous, lui dit le capitaine, aucun mal ne vous sera fait que celui que vous nous contraindrez à vous faire. Nous sommes arrivés. Dans quelques minutes nous jugerons de votre obéissance.

— Ordonnez, murmura-elle d'une voix étouffée. Ne suis-je pas entre vos mains ?

— Marchons ! reprit-il.

Ils s'enfoncèrent alors dans les détours du souterrain.

## XVII

### DE QUELLE FAÇON DIANE DE SAINT-HYREM REMPLIT SA PROMESSE

La duchesse de Rohan était depuis le matin en visite chez la comtesse Jeanne du Luc.

Les heures s'étaient écoulées rapides entre les deux amies d'enfance en longs récits du temps passé.

C'était ainsi que ces deux femmes, toutes deux jeunes et belles encore, nommaient les premiers jours de leur jeunesse, alors que sans soucis, presque sans désirs, les minutes se succédaient pour elles sans leur laisser de regrets, mais en leur faisant entrevoir dans un horizon bleu des bonheurs inconnus à leur âme vierge encore.

Vers neuf heures et demie du soir, au moment où la duchesse, après avoir donné l'ordre à son écuyer de faire atteler son carrosse, se préparait à prendre congé de la comtesse, maître Restaut entra en s'excusant et présenta à sa maîtresse, sur une soucoupe d'argent une lettre qui, disait-il, était fort pressée.

Jeanne prit la lettre, et, sur un geste d'assentiment muet de la duchesse, elle l'ouvrit et la parcourut rapidement des yeux.

— Pardon, ma chère Marie, dit-elle après quelques secondes, j'ai quelques ordres à donner en particulier à mon majordome.

Et elle se leva.

— Non pas, ma chère belle, dit la duchesse en la retenant, c'est moi qui vous laisse, au contraire. Il est temps que je rentre chez moi ; mon père ne demeure plus à l'Arsenal, il y a loin d'ici où je me rends.

— Vous n'en ferez rien, si vous m'aimez. Marie, reprit vivement la comtesse ; il est important, au contraire, que vous demeuriez, duissiez-vous ici passer la nuit tout entière.

— Que se passe-t-il donc ?

— Vous le saurez, ma toute belle, car l'affaire est des plus importantes.

— Pusqu'il en est ainsi, Jeanne, je n'insisterai pas davantage, je reste. Allez, ma belle, faites vos affaires.

La comtesse fit signe au majordome de la suivre et elle quitta aussitôt l'appartement.

Son absence fut de courte durée.

La duchesse, curieuse comme toutes les femmes, avait été fort intriguée par les façons presque mystérieuses de son amie.

— Que se passe-t-il donc ? lui demanda-t-elle ; je vous vois tout émue, pâle. Est-ce un bonheur qui vous arrive ou un malheur qui vous menace ?

— Peut-être l'un, peut-être l'autre, répondit-elle d'une voix tremblante, qui sait ? peut-être les deux ensemble. Pardonnez-moi de ne rien vous dire, j'ignore tout encore moi-même. Ou m'annonce une visite, ce qui résultera de cette visite, je ne puis le prévoir. Vous assisterez invisible à cette entrevue, j'ai besoin de sentir auprès de moi un cœur dévoué, afin de supporter sans m'évanouir, l'émotion qui déjà me glace le cœur.

— Parlez, Jeanne, je vous en supplie, confiez-moi votre peine ?

— Est-ce de la joie, est-ce de la douleur ? répondit-elle en souriant tristement, je vous le répète, Marie, je ne saurais vous le dire. Mon âme est troublée. Un secret pressentiment m'avertit que d'ici à quelques instants quelque chose de grave va se passer. Quant au reste, je vous le répète, Marie, je ne sais et je ne soupçonne rien. Seulement il est bon que vous assistiez, témoin invisible, à la scène, quelle qu'elle soit qui va avoir lieu.

— Bien, Jeanne, disposez de moi, chérie, comme en semblable circonstance je n'hésiterais pas, moi, à disposer de vous ; quoi qu'il arrive, je serai là, près de vous ; soyez tranquille, mon aide ne vous faillira pas.

— Merci, Marie, merci, ma bonne et chère Marie : je n'en attendais pas moins de vous.

En ce moment un léger grincement, presque imperceptible, se fit entendre contre la cloison.

La comtesse redressa vivement la tête, sembla écouter ; son regard lança un éclair, et un sourire d'une expression étrange crispa ses lèvres pâlies.

— Les voici ! venez, Marie dit-elle vivement.

Elle entraîna la duchesse à l'autre extrémité de la chambre, souleva un pan de la lourde tapisserie, et se tournant vers son amie :

— Entrez là, dit-elle, c'est mon oratoire ; personne ne soupçonnera votre présence. En laissant la porte ouverte, vous pourrez entendre tout ce qui se dira ici. Allez, Marie, allez, je vous en supplie, il n'y a pas un instant à perdre.

La duchesse, émue, presque effrayée de l'état dans lequel se trouvait la jeune femme, se pencha vers elle d'un air interrogateur, presque hésitant.

La comtesse devina l'intention de son amie ; elle lui mit un baiser sur le front, et d'une voix passionnée, que l'émotion rendait tremblante :

— Non ! dit-elle, je suis bien, rassurez-vous, je suis très-bien, allez, allez !

La tapisserie retomba derrière la duchesse.

Jeanne du Luc demeura un instant immobile à la place où elle se trouvait ; elle joignit les mains, et levant vers le ciel ses yeux remplis de larmes :

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle, est-ce une nouvelle épreuve que vous voulez m'infliger ? Que votre volonté soit faite, Seigneur. Hélas ! j'ai cependant déjà bien souffert !

Après avoir plutôt murmuré que prononcé ces paroles, la jeune femme essuya ses yeux d'une main fébrile et se dirigea d'un pas lent, mais ferme vers la boiserie où un nouveau grincement venait de se faire entendre.

La comtesse appuya sur le ressort qui faisait ouvrir la porte secrète.

Aussitôt le portrait du comte tourna sur lui-même et laissa entrevoir les profondeurs sombres de l'entrée du souterrain.

Deux hommes masqués et l'épée à la main se tenaient immobiles sur le seuil de la porte ; entre eux deux se tenait un troisième, frère, délicat, presque un enfant ; il n'était pas masqué, lui, mais ses traits étaient d'une pâleur livide et ses yeux semblaient biffés de fièvre. Ce troisième la comtesse le reconnut aussitôt, c'était Diane de Saint-Hyrem.

La comtesse attendait, froide et impassible.

— Entrez ! madame de Saint-Hyrem, dit un des deux hommes, et songez à votre serment. Nous vous attendons ici, nous autres ; si vous oubliez la promesse que vous nous avez faite, nous saurons vous la rappeler.

— Allez ! ajouta-t-il en la poussant légèrement.

La jeune fille obéit machinalement à l'impulsion qu'elle recevait et pénétra dans la chambre.

Aussitôt le tableau retomba et masqua la porte secrète sans cependant qu'elle fût refermée.

Les deux femmes se trouvaient en présence, debout et immobiles en face l'une de l'autre.

Jeanne, calme, fière et digne.

Diane, tremblante, honteuse et rugissant intérieurement comme une lionne blessée.

Il y eut un silence de quelques secondes.

Ce silence, ce fut Jeanne qui le rompit après s'être assise dans un fauteuil et avoir d'un geste indiqué un fauteuil à la jeune fille.

Celle-ci fit quelques pas en avant, mais cependant elle demeura debout.

— C'est donc vous, Diane ? enfin, après un si long temps, vous vous souvenez de votre amie, dit-elle d'une voix douce et plaintive avec un ton d'amical reproche. Mais, pourquoi ce costume masculin ? pourquoi venir par cette porte secrète ? Ma maison ne vous est-elle pas ouverte comme vous l'a toujours été mon cœur, à vous, mon amie d'enfance, ma compagne chérie ? ou bien... seriez-vous poursuivie ? Viendriez-vous me demander asile et protection ? Des ennemis cruels vous poursuivraient-ils de leur haine ? Oh ! alors je vous plains, pauvre enfant !

— Madame... balbutia la jeune fille.

— Madame ! fit la comtesse avec surprise. Eh ! quoi, suis-je donc devenue madame, pour vous, Diane ? Supposez-vous que parce que vous avez semblé me négliger pendant de longs mois je ne vous aime plus, comme lorsque vous étiez près de moi dans mon château d'Ablon, ou bien pensez-vous que les malheurs immérités qui ont brisé ma vie m'ont rendu méchant et ont fermé mon cœur à l'amitié ? Si cela est, vous vous trompez, Diane. Je suis bien malheureuse, ma vie ne sera plus désormais qu'un long désespoir ; mais je vous aime toujours ; notre amitié si pure si dévouée est un des bons souvenirs qui me reste des jours passés.

— Madame...

— Encore ? vous devez bien souffrir pour me parler ainsi, chère enfant. Voyons, approchez-vous, mettez-vous là près de moi, confiez-moi vos douleurs, comme lorsque nous étions jeunes filles vous et moi, nous nous racontions nos chagrins d'enfants. Je souffre trop pour ne pas compatir aux souffrances de ceux que j'aime. Venez, Diane, venez, mon amie, je suis heureuse de vous voir.

Elle lui tendit la main avec un sourire affectueux.

Une révolution subite sembla se faire dans la jeune fille. Son cœur de bronze parut éclater. Ce qu'il y avait de bon elle se révoltait-il contre sa méchanceté native ; ou bien continuait-elle à jouer un rôle odieux devant celle qu'elle avait voulu perdre ? D'abondantes larmes jaillirent de ses yeux, et se jetant aux genoux de la comtesse elle scéeria d'une voix déchirée et entrecoupée de sanglots !

— Oh ! tenez, madame, je le reconnais maintenant, je suis bien infâme ! Vos reproches me vont droit au cœur. Moi, misérable, à laquelle, vous avez tendu une main secourable, moi, que vous avez élevée jusqu'à vous, traitée comme une sœur bien-aimée, je vous ai trahie, trahie lâchement ! Je vous ai volé votre bonheur, je vous ai déshonorée aux yeux de l'homme que seul vous avez aimé, qui était tout pour vous... j'en ai fait mon amant en l'attirant dans un piège et en l'enivrant de mes malsaines caresses : car moi je ne l'aime pas ! je ne l'ai jamais aimé ! et cela, par envie, par jalousie de votre bonheur, Oh ! chassez-moi, madame, car je vous le répète, je suis bien infâme, que maintenant que tout cela est arrivé, et bien ! vous l'avouerez-vous ? tout en reconnaissant mon indignité, je ne me repens pas d'avoir commis ce crime ; c'est presque avec joie que je vois couler vos larmes. Chassez-moi donc, madame, car je ne mérite aucune pitié. Le repentir n'est pas entré et n'entrera jamais dans mon cœur. Ce n'est pas mon pardon que je viens implorer de vous !

— Que venez-vous donc faire ici alors ? répondit la comtesse avec douceur.

— Je ne sais pas. Je viens parce que j'y suis contrainte, parce que des hommes, des démons inconnus qui ont tout pouvoir sur moi, ont découvert, je ne sais comment, le mal que je vous ai fait ; qu'ils m'ont ordonné de venir vous dévoiler ma honte, en proclamant votre innocence. Je viens enfin parce que je suis lâche et que j'ai peur !

— Puisque ce n'est ni pitié ni pardon que vous me demandez, pourquoi donc êtes-vous à mes genoux ?

— Parce que je suis coupable, madame. Mais maintenant que je vous ai confessé mon infamie, je me relève.

En effet, elle se leva et demeura devant la comtesse, railleuse, provocante, sombre comme le mauvais ange.

— A mon tour, je serai franche avec vous, Diane. Tout ce que vous venez de me dire, je le savais. Votre haine implacable, votre basse envie, je les connaissais, je n'ignorais rien de vos menées ténébreuses. Je sais que vous avez reconnu mes bienfaits par la plus noire ingratitude. Je sais enfin que si jamais un rayon de soleil ne luira plus dans mon ciel sombre, c'est vous seule qui en êtes cause.

— Et vous m'avez maudite, n'est-ce pas, madame ?

— Non, Diane, je vous ai plainte.

— Oh ! s'écria-t-elle en cachant sa tête dans ses mains, il ne me manquait que ce dernier coup.

— Oui, pauvre enfant, reprit la comtesse avec l'accent d'une douce pitié, je vous ai plainte. La souffrance n'a pas laissé de place dans mon cœur pour la haine. J'ai vainement essayé de modifier votre nature mauvaise ; je ne puis vous en vouloir. Peut-être si vous étiez née riche, heureuse, comme cela m'est arrivé à moi, auriez-vous été bonne et compatissante. Née pauvre et avec de mauvais instincts, vous avez causé ma ruine et mon malheur, dites-vous ? Cela peut-être vrai dans un certain sens. En m'enlevant l'amour du seul homme que j'aie aimé, vous avez brisé ma vie, c'est vrai ! mais ne vous y trompez point, ce n'est pas moi



que vous avez déshonorée, c'est vous seule, malgré le coup terrible, la blessure incurable que vous m'avez faite, je suis restée debout ; j'ai grandi par la douleur, je suis aimée, respectée, honorée de tous ceux qui me connaissent, parce qu'ils savent bien que je ne suis et n'ai jamais été coupable. Vous, pauvre folle, qu'avez-vous gagné à cette infamie ? Rien, que le remords de votre infamie même qui vous a rendue méprisante à vos propres yeux. Vous êtes tombée sans espoir de vous relever jamais. Allez Diane ! Continuez contre moi ce que jusqu'à présent vous avez fait, peu m'importe ! Je ne vous hais ni ne vous méprise, je vous pardonne et je vous oublie. Mon esprit plane dans des sphères trop élevées pour qu'il s'abaisse jamais à vous chercher dans les ornières immondes où désormais vous êtes condamnée à vivre !

— Oh ! madame, ne m'accablez pas de cet écrasant dédain ; ne m'écrasez pas sous le poids de cet honneur que toujours vous avez su conserver intact et immaculé. Qu'est votre souffrance, comparée à la mienne ? ~~Croyez-vous donc que mon cœur ne s'est pas brisé avec des douleurs horribles, lorsque j'ai été contrainte à vous faire cet effroyable aveu ?~~ N'excitez pas les passions mauvaises qui bouillonnent dans mon sein. Chassez-moi, mais ne me rabaissez pas davantage à mes propres yeux !

— Je n'ajouterai qu'un mot, Diane. Si quelque jour vous avez besoin de moi, ma main secourable s'étendra encore vers vous.

— Oh ! c'en est trop, madame ! s'écria-t-elle avec un frémissement de rage. Cette pitié méprisante que vous me témoignez me fait au cœur une blessure mortelle. Vous vous hâtez beaucoup, il me semble, de triompher de cet aveu que l'on m'a obligée à vous faire. Oui, fit-elle avec un ricanement sinistre, la trame était bien ourdie ; vos amis sont adroits ; ils sont parvenus à m'amener à vos pieds, à me faire obéir à leurs menaces, mais vous ne songez pas à une chose, madame ; c'est que cet aveu dont vous êtes si fière, demain, je puis le rétracter, car, à part ces deux hommes dont le témoignage est pour moi sans valeur, nous sommes seules ici, madame, bien seules ! ce que je vous ai dit, nulle autre que vous ne l'a entendu. Qui vous croira ? lorsqu'il vous plaira de proclamer bien haut ma lâcheté de ce soir ? Où trouverez-vous des témoins qui affirmeront la vérité de vos paroles ?

— Mes paroles, pauvre enfant, dit la comtesse avec un sourire ; elles n'ont pas besoin d'être affirmées. Je parlerai, cela suffira.

— Peut-être ! fit-elle, les dents serrées.

En ce moment, la tapisserie se souleva et la duchesse de Rohan parut.

— A cas où cela ne suffirait pas, ma mignonne, dit-elle, d'une voix incisive en pénétrant dans la chambre, je serai là, moi, pour en affirmer la vérité.

— Oh ! je suis trahie ! s'écria-t-elle avec un mouvement de rage indicible.

— Trahie ? et pourquoi donc, mignonne ? reprit la duchesse avec hauteur ; de quelle trahison parlez-vous, s'il vous plaît ? Le seul traître ici c'est vous, il me semble ?

— Ah c'est ainsi, reprit-elle, eh bien soit, mes nobles dames, écrasez-moi sous vos pieds, mais songez-y, le ver sur lequel on pose le talon se redresse pour mordre ! puisque nous nous expliquons entre femmes, eh bien, soit jouons cartes sur table. Vous êtes belles, mesdames, mais moi je suis plus jeune et plus belle que vous ; de plus, cette pudeur dont vous vous faites un manteau, je l'ai résolument jetée au vent. Je suis une courtisane, moi ! mes pareilles sont enviées par vous toutes, car avec le poison

enivrant de nos voluptueuses caresses, à vous, mesdames, si fières de votre vertu immaculée, nous enlevons, en nous jouant, quand cela nous plaît, non-seulement vos maris, mais encore vos amants que nous vous renvoyons lorsque nous n'en voulons plus !

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit avec fracas et le comte du Luo parut, les regards étincelants, terrible.

— Assez ! misérable, s'écria-t-il d'une voix stridente, c'est trop d'insultes à la fin ! je ne sais qui me retient de vous broyer sous mes pieds. J'ai tout entendu, moi aussi, j'étais là, derrière cette porte, haletant, ne perdant pas un mot de cette affreuse révélation. Oh ! par la mort-Dieu ! je ne sais qui me retient !...

Il dégaina sa dague et la leva sur la jeune fille.

Celle-ci ne fit pas un mouvement pour éviter le coup ; elle tourna la tête à demi vers lui, le fixa avec un regard dans lequel rayonnaient des lueurs étranges, et d'une voix que la passion semblait faire trembloter :

Oh ! tue-moi, tue-moi, Olivier ! lui dit-elle, Quel plus grand bonheur que de mourir de ta main !

Jeanno et la duchesse s'étaient élançées au-devant du comte pour le retenir.

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

## INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un  $\frac{1}{2}$  cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

### AUX MAITRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRÉ à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront rétenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

### A NOS ABONNÉS DE LA VILLE

Dans quelques jours notre agent aura l'honneur de présenter les comptes à nos souscripteurs de la ville. Nous espérons qu'ils s'empresseront de les régler immédiatement afin de lui éviter de nouvelles démarches.

LES EDITEURS.

### " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :  
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
 Payable dans le cours des trois derniers mois :  
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75  
 A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1936, B. de P. M

4, Rue St. Jacques